Master Negative
Storage Number

OCI00068.05

La maitresse fidelle

Troyes

[18--?]

Reel: 68 Title: 5

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number:

OCI00068.05

Control Number: AAU-0155
OCLC Number : 07025577
Call Number : W 381.54N M287
Title : La maitresse fidelle : histoire nouvelle.
Imprint : Troyes : Garnier, [18--?]
Format : 32 p. ; 17 cm.
Note : A chapbook.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/14/94
Camera Operator: RT

W
381.54N
M287

LA MAITRESSE FIDELLE

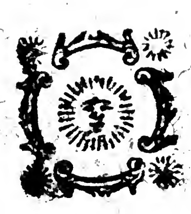
W381.54N-M287



THE JOHN GRISWOLD WHITE
COLLECTION OF FOLKLORE AND
ORIENTALIA BEQUEATHED TO THE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

LA MAITRESSE FIDELLE,

HISTOIRE NOUVELLE.



A TROYES,
Chez la Citoyenne GARNIER,
Imprimeur, rue du Temple.

INTENTIONAL DOUBLE EXPOSURE

W381.54N-M287



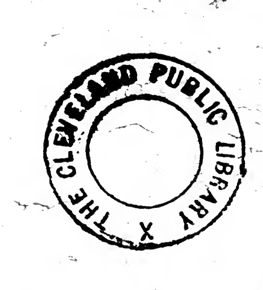
LA MAITRESSE FIDELLE,

HISTOIRE NOUVELLE.



A TROYES,

Chez la Citoyenne GARNIER, Imprimeur, rue du Temple.


THE CLEVELAND PUBLIC LIBRARY
X

W
381.54N
M287

77212

LA MAITRESSE FIDELLE,

HISTOIRE NOUVELLE.

LA constance est une vertu bien rare, & règne peu parmis les Amantes : on n'en voit presque plus d'exemples, que dans les Romans & dans les Chroniques amoureuses. On regarde aujourd'hui comme un prodige une femme qui se tient à un seul Amant, & qui l'aime pendant plusieurs mois ; c'est le plus long terme de l'Amour. On ne trouve plus

MAR 17 1922

de plaisirs que dans l'inconstance & dans la nouveauté ; les Dames passent insensiblement d'un objet à un autre, sans s'attacher à aucun ; elles ne font point de jaloux, chacun à son tour, & celui qui ne plaît pas aujourd'hui, peut se flatter que son tour ne tardera pas à venir; elles ne trouvent rien de plus gênant que d'aimer toujours la même personne, les yeux se lassent de voir toujours le même objet, ils se plaisent à la diversité & au changement.

Cependant, quoique cette loi soit générale, qu'elle soit suivie de toutes les Dames également, en voici une qui s'est soustraite à cette regle, & qui a donné un exemple d'une vertu qui ne se trouve guère aujourd'hui dans le Sexe.

JULIE, c'est l'Héroïne dont je veux parler, étoit fille d'une des plus anciennes Maisons de Bretagne, & des plus riches; mais ces deux avantages, quelques grands qu'ils fussent, n'étoient rien en comparaison de sa beauté & de ses belles qualités personnelles. C'étoit une personne accomplie, tant du côté du corps, que de celui de l'esprit : on ne pouvoit la

voir sans l'aimer ; & on peut dire qu'il
que tout étoit aimable & admirable en
elle.

Quoiqu'elle semblât avoir été faite par les mains de l'Amour même, elle étoit si indifférente que toute belle qu'elle fût, plusieurs s'étoient retirés d'auprès d'elle, perdant l'espérance de pouvoir la rendre sensible. On avoit proposé à ses père & mère les partis les plus avantageux de la Province, soit pour la naissance, soit pour le bien ; mais comme ils aimoient leur fille, qui étoit unique, ils ne l'avoient jamais gênée sur cet article-là, ne voulant point la rendre malheureuse, comme font la plupart des parens, qui consultent ordinairement moins l'inclination de leurs enfans, que leurs passions. Ceux-ci, au contraire, ne vouloient que ce qui faisoit plaisir à leur fille, & ils auroient été au désespoir de lui faire violence sur aucun sujet.

Elle vécut dans cette indifférence jusqu'à l'âge de vingt-deux ans ; mais à la fin, comme s'il étoit écrit, qu'il n'y a personne qui ne doive payer un tribut à l'Amour, toute son insensibilité fit nau-

frage à l'heure qu'elle y pensoit le moins. Etant un jour chez une de ses amies, il s'y trouva par hasard un jeune officier, qu'elle ne put s'empêcher de regarder avec quelqu'attention : ce fut sans conséquence dans les commencemens ; mais à la fin elle sentit qu'elle ne pouvoit arracher ses regards de dessus lui, jugeant par le plaisir qu'elle y trouvoit, que son cœur étoit de la partie, & qu'il étoit sur le point de faire naufrage, elle voulut sortir, pour prévenir ce qu'elle prévoyoit en devoir arriver, elle ne put être assez maîtresse d'elle-même pour faire cet effort : un charme secret, dont elle ne pouvoit se défendre, la retenoit auprès de cet officier, qui n'étoit pas moins aimable qu'elle : lui de son côté avoit la même attention à considérer la belle Julie, & il avoit le plaisir de surprendre à tous momens ses regards sur lui.

Ces deux aimables personnes furent long-tems à se regarder sans se parler ; mais on peut dire que leur silence n'étoit pas moins expressif que tout ce qu'ils pouvoient se dire de plus tendre & de plus touchant. L'Amour a plus d'un lan-

gage, & celui des yeux est le plus éloquent de tous. Les soupirs suivirent de près les regards ; & tous les deux mouroient d'envie de se parler, s'ils n'eussent été gênés par la compagnie, ou retenus par la bienséance ; mais Julie ne vouloit pas commencer ; aussi n'étoit-ce pas à elle, & le Chevalier Ke.... c'est le nom de l'Officier, étoit si convaincu de l'indifférence de cette charmante personne, qu'il n'osoit presque faire un aveu, qu'il croyoit ne devoir pas être bien reçu. Il ne laissa pas cependant durant une partie du jeu qu'ils firent ensemble, de lui dire plusieurs choses, qui avoient du rapport à sa passion ; mais quoiqu'il remarquât qu'il ne déplaisoit pas absolument, il ne pensa pas plus loin pour cette fois-là. Le lendemain étant retourné dans le même endroit, pour voir s'il n'auroit pas le bonheur d'y rencontrer encore la belle Julie ; cette aimable personne s'y rendit un moment après, peut-être pour voir aussi si l'Amour n'y conduiroit point le Chevalier. Ils ne purent s'empêcher de rougir, dès qu'ils se virent, & cette rougeur les persuada l'un & l'autre qu'ils

étoient aimés. Monsieur de Ke.... devenant un peu plus hardi, s'approcha d'elle & l'entretint d'abord de choses assez indifférentes ; mais son amour prenant l'essor peu-à-peu, il lui découvrit l'effet que sa beauté avoit produit dans son cœur. Cet aveu fut reçu le mieux du monde : la belle Julie, loin d'être du nombre de ces femmes, qui, pleines de dissimulation, aiment long-tems avant de se déclarer, avoua de bonne foi au Chevalier, qu'elle se sentoit du penchant à l'aimer, & que son cœur lui parloit assez en sa faveur.

Chacun s'apperçut de la passion naissante de Julie pour le Chevalier de Ke... Ses père & mère, loin d'en être fâchés, en montrèrent de la joie, le parti convenoit, soit du côté du bien, soit du côté de la naissance ; ils étoient assez le fait l'un de l'autre, & comme l'amour s'en mêloit, il n'auroit pas été difficile au Chevalier de se rendre heureux dès-lors, si l'emploi qu'il avoit à l'armée ne l'eût obligé d'attendre à demander l'agrément de ses parens au retour de la Campagne, qu'il ne pouvoit se dispenser

de faire, sans des raisons valables : l'Amour lui en fit inventer plusieurs ; mais elles ne furent pas assez fortes pour l'empêcher de se rendre où son devoir l'appelloit ; son cœur en murmura, aussi-bien que celui de l'aimable Julie ; mais il ne fallut pas moins se séparer l'un de l'autre. Vous pouvez croire que ce ne fut pas sans répandre bien des larmes ; ils étoient tous deux inconsolables, & quoique leur absence fût nécessaire, ils pouvoient se faire une raison là-dessus. Rien ne fut plus triste & plus douloureux que leurs adieux ; ils se tinrent long-tems embrassés, sans avoir la force de parler que par des larmes & des soupirs. Les plus insensibles étoient attendris d'un spectacle si touchant ; chacun mêloit ses larmes aux leurs ; ce qui, loin de produire un bon effet pour eux, ne faisoit au contraire, qu'affliger ces pauvres Amans. A la fin il fallut se quitter. Julie ne put soutenir ce coup sans tomber en foiblesse, elle s'évanouit dès qu'elle ne vit plus son Amant : on la fit revenir à force de soins & on flatta sa douleur par l'espoir d'un prompt retour ; les fré-

quentes Lettres de son Amant, & les protestations continuelles qu'il lui faisoit, ne contribuèrent pas peu à remettre la tranquillité dans son esprit. Il lui écrivoit de chaque endroit où il passoit, & il recevoit pareillement de ses Lettres, qui servoient aussi à dissiper un peu l'ennui d'une absence qui ne lui étoit pas moins insupportable qu'à sa chère Julie.

Le bruit s'étant répandu qu'on alloit donner une bataille, l'affliction de la belle Julie en redoubla ; jamais douleur ne fut égale à la sienne, son chagrin étoit au dernier période ; la crainte de perdre son Amant ne la laissoit dormir ni la nuit, ni le jour ; mille songes funestes qu'elle avoit à son occasion, lui faisoit craindre pour la vie d'une personne si chère. Elle étoit dans des inquiétudes & dans des appréhensions continuelles ; elle craignoit, non seulement ce qu'elle pouvoit craindre légitimement, mais encore ce qu'il n'y avoit point d'apparence qui lui dût arriver. Ingénieuse à augmenter son mal & à se faire de nouvelles peines, elle se faisoit mille périls, qui n'étoient que dans son imagination ; on ne tiroit pas un seul coup

de fusil à l'armée, qu'elle ne crût que c'étoit contre le Chevalier de Ke.... en un mot, quoiqu'elle eût lieu de s'affliger, elle s'affligeoit plus qu'elle n'auroit dû.

Cependant ses craintes n'étoient pas tout-à-fait mal fondées. Le Chevalier ayant été commandé pour escorter un convoi, tomba dans une embuscade, où il fut défait avec toute sa troupe, dont il ne se sauva presque personne. Le bruit de sa mort se répandit bientôt jusqu'en Bretagne; une si triste nouvelle étant venue aux oreilles de l'infortunée Julie, elle en fut inconsolable. Il est plus facile de s'imaginer quelle fut sa douleur, que de pouvoir la décrire; elle fut assez grande pour la réduire au point de suivre bientôt celui qu'elle croyoit mort. Il lui prit une fièvre si violente, qu'elle fit bientôt craindre pour sa vie; ses parens étoient au désespoir de l'état où étoit l'aimable Julie; ils faisoient ce qu'ils pouvoient pour la rappeller à la vie, & lui remettre l'esprit, mais ils ne pouvoient gagner sur elle qu'elle prît soin de ses jours; elle ne tenoit plus aucun compte d'une vie qui lui étoit à charge, dès

qu'elle ne pouvoit la passer avec son cher Chevalier de Ke.... la mort lui paroissoit plus douce ; elle vouloit aller rejoindre cet Amant ; elle se rappelloit sans cesse son mérite & ses belles qualités ; en un mot elle se le mit si fortement dans l'esprit, qu'elle croyoit le voir paroître devant elle à tous momens.

Après avoir long-tems flotté entre la vie & la mort, la jeunesse & la bonté du tempérament la tirèrent heureusement d'affaire, après quoi pour la remettre entièrement, on crut devoir lui faire prendre un peu l'air. Ce dessein pris, on l'envoya dans un Château, à quelques lieues de Nantes, chez une de ses parentes, qui l'aimoit tendrement, & dont elle étoit héritière.

Cette parente fit ce qu'elle put pour réjouir Julie & divertir sa douleur. Ne croyant pouvoir mieux y réussir qu'en lui procurant la vue de quelqu'un qui eût assez de mérite & de belles qualités pour lui faire oublier le Chevalier Ke.... elle y donna tous ses soins : Pour cet effet elle invita plusieurs Gentilshommes d'alentour de venir passer quelques jours

chez elle. Comme elle étoit fort aimée dans la Province, & qu'elle y tenoit un rang assez distingué, il en vint plusieurs, & un entr'autres qui passoit pour le Chevalier le mieux fait, & le plus aimable de la Province ; mais ce n'étoit pas aux yeux de la triste Julie, qui ne trouvoit rien d'égal à son cher Chevalier de Ke.... que rien ne pouvoit effacer de son esprit. On eut beau y faire son possible, ce fut inutilement, elle fut sourde à toutes les douceurs qu'on lui débita, & insensible aux caresses qu'on lui prodiguoit. Le jeune Marquis de . . . . qui étoit celui des charmes de qui on attendoit le plus d'effet, employa en vain toutes les ressources de l'amour & de la galanterie pour toucher le cœur de cette belle affligée, il ne put y réussir ; au contraire, ses soins officieux & toutes les attentions qu'il eut pour elle ne servirent qu'à irriter sa douleur, en lui rappellant sans cesse son cher Chevalier, dont il avoit quelques traits dans le visage, & auquel il ressembloit encore plus du côté du mérite.

S'il étoit venu seulement par complaisance & pour faire plaisir à la Comtesse de Clisson, qui étoit celle chez qui étoit Julie, le long séjour qu'il y fit, fut pour une autre cause ; quoiqu'il n'espérât pas d'abord se faire aimer de cette charmante personne, il ne laissa pas d'en former le dessein. Comme il n'avoit pu la voir sans l'aimer, il résolut de mettre tout en usage pour la rendre sensible à son tour ; il ne crut pas devoir en désespérer. Le nombre des conquêtes qu'il avoit faites dont l'Empire amoureux lui donnoit lieu de croire que celle de Julie ne lui seroit pas impossible ; il voyoit de la difficulté, il est vrai, mais rien n'étoit capable de le rebuter, d'ailleurs son amour-propre lui persuadoit que tôt ou tard il en viendroit à bout.

Il redoubla donc ses assiduités auprès d'elle ; il ne la quittoit que lorsque la bienséance le demandoit ; si elle avoit besoin de quelque chose, il tâchoit de la prévenir, & il alloit au-devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir. Si les manières nobles & galantes ne lui gagnèrent pas le cœur de Julie, au moins lui don-

nérent-elles part dans son estime. Comme elle étoit naturelle & pleine de franchise, elle disoit quelquefois au Marquis, que si son cœur avoit été fait pour aimer deux personnes elle n'auroit pu se défendre du pouvoir de son mérite ; mais que ne devant jamais en aimer d'autre que son Chevalier de Ke.... elle ne pouvoit payer toutes ses belles manières que de son admiration. A quoi, belle Julie, répondoit ce Marquis, peut me servir votre estime, croyez-vous que mon cœur puisse se contenter de si peu ? l'amour se doit payer par amour, ayez quelque retour pour un Amant qui ne vous aimera pas moins que le Chevalier de Ke.... & qui vous sacrifiera jusqu'au dernier moment de sa vie. Je ne puis faire, repartit Julie, ce que vous exigez de moi, puisque je n'ai pu être à ce que j'aimois si tendrement, je ne serai jamais à personne : Non, il n'est plus en mon pouvoir d'en aimer un autre, le Chevalier de Ke ... a épuisé toute ma tendresse, je n'ai connu l'Amour que pour lui, & j'en ai perdu toute connoissance pour jamais, en perdant cet Amant infortuné.

Le père & la mère de Julie étant venus la voir, furent ravis de la trouver un peu rétablie, ils en remercièrent amplement la Comtesse, qui ne manqua pas de leur proposer le mariage du Marquis avec leur fille ; elle commence déjà à l'aimer, leur dit-elle, l'hymen achèvera le reste, pour peu que vous la pressiez sur cet article, je ne doute point qu'elle ne vous obéisse, ce sera le véritable moyen de chasser pour toujours de sa mémoire le triste souvenir du Chevalier ; tant qu'elle n'en sera pas divertie par quelqu'objet, l'idée de cet Amant viendra toujours la tourmenter, & peut-être la replonger dans l'état dont elle ne fait que de sortir. Vous connoissez la famille & le bien du Marquis, son mérite ne vous est point aussi connu, Julie y est sensible & lui a même avoué devant moi qu'elle se trouveroit heureuse de l'aimer, si le Chevalier de Ke.... n'occupoit point encore son cœur. Croyez-moi, continua-t-elle, ne manquez pas une occasion si favorable, Julie elle-même vous en remerciera un jour, & vous saura bon gré de la violence que vous lui ferez

en cette occasion pour la contraindre à obéir.

Comme ils aimoient tendrement leur fille, ils crurent devoir suivre en partie les conseils de la Comtesse, & lui présenter le Marquis ; mais ils n'avoient garde d'user de leur autorité pour la forcer à l'obéissance, en cas qu'elle y fit voir la moindre répugnance, ils l'aimoient trop pour cela, & ils n'auroient pas voulu lui faire violence en la moindre chose. Ils lui parlèrent donc pour le Marquis ; ce fut sans aucun fruit : elle leur dit qu'elle ne s'étoit jamais sentie de goût pour le mariage, que le seul Chevalier Ke... lui en avoit fait naître la pensée ; mais qu'elle étoit éteinte avec lui, & qu'elle leur demandoit en grace de la laisser libre là-dessus. Si je ne vous aimois autant que je fais, continua-t-elle, je me retirerois dès aujourd'hui dans un Couvent, pour me délivrer des poursuites des Amans, & leur faire voir que mon parti est pris ; mais comme je connois toute votre tendresse pour moi, & combien je vous suis chère, je veux bien passer toute ma vie avec vous,

Le père & la mère de Julie étant venus la voir, furent ravis de la trouver un peu rétablie, ils en remercièrent amplement la Comtesse, qui ne manqua pas de leur proposer le mariage du Marquis avec leur fille ; elle commence déjà à l'aimer, leur dit-elle, l'hymen achèvera le reste, pour peu que vous la pressiez sur cet article, je ne doute point qu'elle ne vous obéisse, ce sera le véritable moyen de chasser pour toujours de sa mémoire le triste souvenir du Chevalier ; tant qu'elle n'en sera pas divertie par quelqu'objet, l'idée de cet Amant viendra toujours la tourmenter, & peut-être la replonger dans l'état dont elle ne fait que de sortir. Vous connoissez la famille & le bien du Marquis, son mérite ne vous est point aussi connu, Julie y est sensible & lui a même avoué devant moi qu'elle se trouveroit heureuse de l'aimer, si le Chevalier de Ke.... n'occupoit point encore son cœur. Croyez-moi, continua-t-elle, ne manquez pas une occasion si favorable, Julie elle-même vous en remerciera un jour, & vous saura bon gré de la violence que vous lui ferez

en cette occasion pour la contraindre à obéir.

Comme ils aimoient tendrement leur fille, ils crurent devoir suivre en partie les conseils de la Comtesse, & lui présenter le Marquis ; mais ils n'avoient garde d'user de leur autorité pour la forcer à l'obéissance, en cas qu'elle y fit voir la moindre répugnance, ils l'aimoient trop pour cela, & ils n'auroient pas voulu lui faire violence en la moindre chose. Ils lui parlèrent donc pour le Marquis ; ce fut sans aucun fruit : elle leur dit qu'elle ne s'étoit jamais sentie de goût pour le mariage, que le seul Chevalier Ke... lui en avoit fait naître la pensée ; mais qu'elle étoit éteinte avec lui, & qu'elle leur demandoit en grace de la laisser libre là-dessus. Si je ne vous aimois autant que je fais, continua-t-elle, je me retirerois dès aujourd'hui dans un Couvent, pour me délivrer des poursuites des Amans, & leur faire voir que mon parti est pris ; mais comme je connois toute votre tendresse pour moi, & combien je vous suis chère, je veux bien passer toute ma vie avec vous,

pourvu que vous me débarrassiez des vaines importunités de ceux que votre bien ou ma foible beauté pourroient engager à me persécuter.

Ils lui promirent en l'embrassant tout ce qu'elle leur demandoit, & jurèrent de lui laisser toujours en toutes choses une entière liberté.

La Comtesse ayant appris la réponse de sa parente, en informa le Marquis, qui ne fut pas moins fâché que surpris. L'expérience qu'il avoit des femmes, chez qui la constance est bien rare, lui avoit fait espérer que Julie sécheroit à la fin ses larmes, & qu'elle oublieroit son Amant, & en ce cas il se flattoit assez pour croire qu'il méritoit de remplir sa place; mais il se trompoit, croyant cette Amante de la même trempe que les autres, elle n'avoit que les bonnes qualités de son sexe, sans en avoir les foiblesses, & son cœur étoit incapable de brûler pour un autre que pour son aimable Chevalier, dont l'idée la suivoit par-tout. Sans cesse elle s'entretenoit de lui, sans cesse elle repassoit dans son esprit jusqu'aux moindres particularités

qu'il lui avoit dites ; souvent elle fuyoit la compagnie & se retiroit à l'écart dans quelqu'endroit solitaire, pour donner des larmes à son souvenir ; elle se faisoit un plaisir de relire cent fois le jour les lettres qu'il lui avoit écrites : précieux gages de tendresse, qu'elle gardoit avec plus de soin, qu'on ne conserve un trésor ; mais elle ne faisoit qu'entretenir par-là sa douleur, au lieu de chercher à l'adoucir ; elle irritoit son mal, au lieu de le guérir ; elle r'ouvroit, pour ainsi dire, ses plaies, au lieu de les fermer.

Cependant c'étoit bien mal-à-propos que la tendre Julie s'affligeoit de la mort de son Amant, puisqu'il étoit plein de vie, & qu'elle alloit jouir bientôt de sa chère présence. Le Chevalier de Ke.... n'étoit point mort, comme on l'avoit cru : il avoit reçu, à la vérité, plusieurs blessures dangereuses, mais elles ne s'étoient pas trouvées mortelles. On l'avoit laissé parmi un nombre de morts, parce qu'ayant perdu la meilleure partie de son sang, il n'avoit pas eu la force de s'en tirer ; mais heureusement pour lui, à

étoit sorti d'affaire par le moyen de quelques soldats ennemis, qui le secoururent.

Comme il savoit que le bruit de sa mort s'étoit répandu dans toute la Bretagne, & que Julie l'avoit long-tems pleuré, il ne la voulut point détromper sitôt, afin de mettre sa constance à une plus longue épreuve, & de découvrir par là s'il en étoit véritablement aimé. Un ami auquel il avoit écrit, l'instruisoit de tout ce qui se passoit, & l'assuroit de la fidélité de Julie. Charmé d'une nouvelle si agréable, il s'apprêtoit à venir la surprendre à l'heure qu'elle y penseroit le moins, persuadé qu'une semblable surprise ne lui pourroit être qu'agréable. Un jour que cette aimable personne s'étoit dérobée pour venir rêver à son Amant, dans un petit bois qui joignoit le Jardin de la Comtesse, il a le plaisir de l'y rencontrer seule ; & comme il ne doute point, sur le récit que lui en a fait son Ami, qu'elle n'y vienne s'entretenir de lui, il se cache pour être témoin lui-même de toute sa tendresse, & des larmes qu'elle y va encore donner au souvenir

de la mort. S'étant assise sur le gazon, elle fut un moment sans faire autre chose que de verser des larmes, & puis après avoir poussé mille sanglots : Cruelle destinée, s'écria-t-elle, que tu m'as rendue malheureuse ! pourquoi ne puis-je suivre mon Amant au tombeau ? & pourquoi suis-je condamnée à survivre à mon malheur ? Dieux cruels ! vous n'avez pu voir ma félicité sans envie ; j'étois trop heureuse, & mon malheur vous rendoit jaloux : réparez le mal que vous m'avez fait, & rejoignez l'Amante à l'Amant, la vie sans ce que j'aime, m'est un fardeau insuportable : vous seul, mon cher Ke.... pouvez me la rendre douce & agréable, vous seul pouviez faire mon bonheur & mes délices : mais helas ! vous n'êtes plus ! La parque cruelle a tranché le fil de vos jours, le sort barbare vous a séparé pour jamais de votre chère Julie ; il ne m'est plus permis de jouir de votre aimable présence qui faisoit tout le charme de ma vie : votre vue m'est interdite pour toujours, & je ne puis plus espérer d'autre plaisir que celui de m'entretenir encore

de vous, & de donner des larmes à votre mémoire.

Comme elle achevoit de prononcer ces dernières paroles, le Chevalier, qui en avoit vu assez pour être convaincu par lui-même de la fidélité de sa Maîtresse, s'avança de son côté pour venir la retirer de la douleur où il l'avoit plongée ; elle l'apperçoit, & comme elle en a l'imagination toute remplie, elle le prend pour un fantôme ; elle fait des cris épouvantables, en prenant la fuite du côté du Château ; il court après elle pour la détromper ; mais il ne peut l'atteindre, la crainte lui donne des forces pour courir plus vîte : il l'appelle & lui parle pour la rassurer ; mais dans le trouble où elle est, elle ne reconnoît plus sa voix, elle est si persuadée de sa mort, qu'elle ne peut croire ce qu'elle voit : plus il tâche de l'arrêter par ses paroles, plus ses craintes redoublent, & plus elle fuit.

Le Chevalier voyant qu'il ne peut la détromper, craignant que cette frayeur ne cause quelque dérangement à la santé de sa Maîtresse, cesse de courir après elle,

& s'arrête quelque tems dans le bois, tant pour lui donner le loisir de se remettre, que pour réfléchir à ce qu'il vient de voir & d'entendre : il est au comble de sa joie de retrouver son Amante fidelle ; toutes ces marques de la plus vive tendresse & du plus parfait amour dont il vient d'être témoin, le charment si fort, qu'il ne peut s'empêcher d'en répandre des larmes de joie.

Tandis que le Chevalier s'abandonne à la douceur charmante qu'il a de retrouver une Maîtresse si constante & si fidelle, voyons un peu ce qu'est devenu ce Phénix amoureux, & quelle interprétation on donne à ce qui vient de lui arriver.

A peine la belle Julie fut-elle arrivée au Château, qu'elle tomba évanoui : on fut surpris de cet accident, d'autant plus qu'on ne savoit à quoi en attribuer la cause : on voulut en vain l'apprendre d'elle ; elle étoit si saisie, qu'elle ne pouvoit parler : elle ouvroit de tems en tems ses beaux yeux, comme si elle eût voulu chercher quelque chose, & les refermoit sur-le-champ. On lui donna

tous les secours nécessaires, & après qu'elle fut un peu revenue on la fit saigner. Elle expliqua alors son mal, & raconta sa vision, que l'on attribua d'abord à la violence de son amour, & à la force de son imagination, qui étoit toujours remplie de l'idée de son Amant, qui la suivoit par-tout : mais on en pensa tout autrement, lorsqu'un domestique de la Comtesse, qui avoit vu une partie de la scène, eut raconté qu'il avoit vu réellement un homme qu'il n'avoit point distingué, courir après la belle Julie : alors on commença à croire qu'il y avoit plus que de l'imagination, & que la réalité y étoit : mais loin qu'on eût le moindre soupçon que celui qui couroit après Julie fût le Chevalier de Ke.... la Comtesse ne douta pas un moment que ce ne fût le Marquis de..... qui avoit voulu l'enlever : l'apparence y étoit assez, chacun savoit qu'il aimoit éperduement cette charmante personne, & qu'il étoit sensible à son indifférence, dont il auroit voulu la tirer pour toutes choses au monde. Il étoit parti de la veille pour s'en retourner, sans en avoir de trop

bonnes

7212W

bonnes raisons, chacun arrêta ses soupçons sur lui : ainsi le domestique ayant été interrogé sur la taille & sur les habits de la personne qu'il avoit vue, il ne dit rien qui ne confirmât de plus en plus la Comtesse & sa Compagnie du soupçon qu'elle avoit que c'étoit le Marquis. Le Chevalier de Ke.... étoit de la taille du Marquis, & avoit justement ce jour-là un habit à peu près comme celui qu'on avoit vu au Marquis : ainsi toutes les apparences étoient contre lui, quoiqu'il fût très-innocent de ce dont on l'accusoit : à la vérité, il aimoit assez la charmante Julie pour entreprendre un pareil dessein, mais il avoit en même-tems trop de délicatesse pour vouloir la posséder sans son consentement ; il auroit acheté son cœur, s'il l'avoit pu, au prix de tout ce qu'il possédoit ; mais il l'aimoit trop pour entreprendre une chose qui n'auroit pu que lui déplaire ; son amour étoit trop pur pour faire la moindre chose qui eût pu blesser le respect qu'il avoit pour elle. Il n'étoit parti de chez la Comtesse, que pour tâcher d'arrêter par la suite le progrès d'une

passion qui étoit sans retour, & qui commençoit à troubler la douce tranquillité dont il jouissoit auparavant ; ainsi c'étoit bien injustement qu'on l'accusoit d'avoir voulu enlever Julie. On eut bientôt lieu de l'en justifier, & la présence de son rival détruisit tous les soupçons qu'on avoit pris mal-à-propos contre lui.

Le Chevalier de Ke.... après avoir réfléchi quelques momens à ce qui venoit d'arriver, crut ne devoir pas laisser plus long-tems son Amante dans une erreur qui pouvoit lui être fatale. Il avance du côté du Château pour s'informer d'elle, & la tirer de son erreur ; comme il est prêt d'y entrer, il se voit saisi au corps par le domestique qui l'a vu poursuivre Julie, qui crie en même-tems au secours ; il est surpris de ce qu'il voit, il en demande la cause : mais sans lui répondre, on lui dit de marcher où l'on a envie de le conduire ; c'est dans une chambre grillée, où il n'est pas plutôt entré qu'on referme à la clef sur lui ; il ne fait que penser de tout cela ; il regarde cette aventure comme un songe, il en attend le dénouement avec tranquillité.

Celui qui vient d'arrêter le Chevalier, ne l'a pas plutôt mis en lieu de sûreté, qu'il en donne avis à sa Maîtresse, l'avertissant en même-tems, que ce n'est point celui qu'elle croit; mais un inconnu qu'il n'a jamais vu. La Comtesse ayant fait part aussitôt de cette nouvelle à tout le monde, excepté à Julie, chacun vint avec précipitation pour voir qui ce pouvoit être. Ciel! quelle fut la surprise de tout le monde, lorsqu'on reconnut l'infortuné Chevalier de Ke.... ; les père & mère de Julie pensèrent en mourir de joie; ils l'embrassèrent tous les deux tendrement, le regardant déjà comme leur propre enfant: chacun ne pouvoit se rassasier d'en faire autant, sur-tout la Comtesse qui enchérit sur les autres, en lui faisant mille caresses en réparation de l'espèce d'insulte qu'on venoit de lui faire en sa maison. Les premières paroles qu'il prononça, furent pour demander des nouvelles de sa chère Julie, dont il raconta en peu de mots l'aventure, tandis qu'on le conduisoit dans la chambre où elle étoit. A peine vit-elle le Chevalier, qu'elle manqua de

retomber dans un second évanouissement, tant elle avoit peine à se persuader que ce fût lui-même ; à la fin, elle n'en douta plus un moment, elle courut à lui avec précipitation pour l'embrasser, après l'avoir fui. Se peut-il, lui dit-elle, que je vous revoie, mon cher Amant, après vous avoir pleuré si long-tems comme mort ? Par quel miracle vous revois-je ici? Comment êtes-vous ressuscité? Quel Dieu propice vous a rendu la vie ? De grace, mon cher Ke...., expliquez-moi tout ce qui vous est arrivé depuis que je ne vous ai vu, & dites-moi aussi pourquoi vous m'avez caché une chose qui m'intéressoit si fort, & à laquelle vous ne pouviez douter que je ne prisse autant de part que vous-même ?

Sans entrer, dit le Chevalier, dans un long détail, qui ne serviroit peut-être qu'à vous ennuyer, je vous dirai seulement, qu'ayant eu le malheur de tomber dans une autre embuscade des ennemis, j'y fus défait avec toute ma troupe que je conduisois, dont à peine se sauva-t-il un seul pour porter la nouvelle de notre désastre. Tout passa au fil de l'épée,

moi-même je restai long-tems au nombre des morts, tout couvert de sang & de poussière, & chargé de blessures. Si vous me voyez ici, je n'en suis redevable qu'au hasard, ou plutôt qu'à l'avarice de quelques soldats, qui étant venus pour me dépouiller comme les autres, remarquerent que je respirois encore, & que mes blessures, quoique dangereuses, n'étoient pas mortelles. Touchés de quelques sentimens de compassion, ils eurent soin de moi, & me conduisirent jusqu'à un Village prochain, où ils me remirent entre les mains de quelques bonnes gens, qui me donnèrent tous les secours qui étoient en leur pouvoir. On fut long-tems sans avoir bonne espérance de moi, l'endroit où j'étois ne m'étoit pas favorable, j'y manquois de bons Chirurgiens, & presque de tout ce qui étoit nécessaire pour ma guérison ; mais on ne pouvoit faire autrement, & je ne pouvois être transporté. A la fin, cependant la jeunesse & la bonté de mon tempérament me tirèrent d'affaire ; je puis dire aussi que l'espérance de vous voir y contribua du moins autant que le reste ;

quoique le bruit de ma mort avoit couru, & que je ne doutois pas que vous n'en fussiez informée, je n'ai point voulu le démentir, afin d'avoir le plaisir de vous venir surprendre à l'heure que vous y penseriez le moins. J'avois encore une autre raison qui m'empêchoit de vous écrire ; toute injurieuse qu'elle vous soit, belle Julie, j'oserai bien vous la dire : c'est que je voulois éprouver jusqu'à quel point vous m'aimiez, & voir si votre amour survivroit à ma perte que vous croyez certaine : mais oui, j'ai eu le plaisir de voir que votre tendresse a été à l'épreuve de tout, & j'ai été moi-même témoin des larmes que vous coûtoit encore mon souvenir. Je vous ai surprise, vous entretenant de moi, & accusant le Ciel d'un crime qu'il n'avoit point commis. J'ai voulu vous aborder pour vous détromper de la fausse opinion que vous aviez ; mais toujours faussement prévenue de ma mort, vous m'avez regardé comme un spectre, ou comme un fantôme, & vous vous êtes dérobée à mes empressemens.

Après ce récit, qui attendrit tous ceux



qui l'avoient entendu, Julie, qu'un excès de joie transportoit si fort, ne put s'empêcher d'embrasser encore mille fois son cher Chevalier de Ke.... qu'elle arrosé de larmes de joie & de tendresse. La mère de cette aimable fille en fit autant, regardant le bonheur de sa fille comme le sien propre; elle ne pouvoit assez marquer la joie qu'elle ressentoit d'une aventure qui alloit la rendre heureuse, & faire tout le plaisir de sa vie.

Comme le Chevalier étoit toujours dans le dessein d'épouser Julie, & que l'absence, loin d'affoiblir les sentimens qu'il avoit pour elle, les avoit encore fortifiés, on couronna enfin son amour par la possession de l'aimable Julie, qu'il épousa peu de jours après. Chacun prit part à la joie de ces deux Amans, & vint les en féliciter; il n'y eut pas jusqu'au Marquis de... qui ne leur vint faire compliment; en un mot, tout le monde témoigna de la joie de voir la constance de ces Amans, récompensée à la fin de tout ce que l'amour a de plus doux.

Il y a déjà plusieurs années que ces deux illustres personnes vivent ensemble,

ſans que la jouiſſance ait ralenti leur ardeur, ils ont toujours la même tendreſſe l'un pour l'autre & toujours les mêmes empreſſemens, ils ſe font un plaiſir délicat de ſe prévenir en tout l'un l'autre, & d'aller au-devant de tout ce qui leur peut faire plaiſir; ils paſſent des journées entières ſans s'ennuyer; ils ſe tiennent lieu l'un l'autre des plus belles compagnies, & ils trouvent que rien ne leur manque lorſqu'ils ſont enſemble. L'hymen, qui eſt preſque toujours le tombeau des plus grandes paſſions, n'a point détruit leur tendreſſe, ils ſont époux ſans ceſſer d'être Amans, & ils trouvent encore aujourd'hui dans les plaiſirs de l'hymen le goût & le même charme qu'ils y ont trouvé le premier jour, & leurs cœurs ſont toujours pleins des mêmes ſentimens que l'Amour y mit pour la première fois.

FIN.

